

Charles Fréger

Né en 1975 à Bourges.

Vit et travaille à Rouen.

Charles Fréger est diplômé de l'Ecole des beaux-arts de Rouen. Il se consacre à la représentation poétique et anthropologique des groupes sociaux tels que les sportifs, les écoliers, les militaires. Ses œuvres proposent une réflexion sur l'image de la jeunesse contemporaine.

Little Steps, 2002

En octobre 2003, Le festival Les Boréales et l'Artothèque de Caen s'associaient afin de présenter une trentaine de portraits de la série *Steps*, photographies de patineuses finlandaises, réalisées par Charles Fréger.

Charles Fréger photographie selon un protocole immuable – fond anonyme trouvé sur place, éclairage neutre, cadrages frontaux en plan américain ou gros plan – des personnes appartenant à des corps constitués.

Juxtaposées, ces photographies dressent le portrait du groupe sociétal qui s'affirme par ses signes extérieurs tout en oblitérant l'individualité de ses membres. C'est précisément en travaillant à l'intérieur des "corporations", où il trouve la rigidité que les uniformes symbolisent, que Charles Fréger recherche le décalage entre l'individu et l'archétype.

"J'ai choisi la pratique du portrait photographique pour me confronter à la présence de l'« autre ». Pour moi, il ne s'agit pas d'effectuer des portraits psychologiques - qui chercheraient à révéler une personnalité - ou "pittoresques" - qui donneraient une image anecdotique des individus photographiés - mais bien plutôt d'aborder les personnes de l'extérieur, par leur inscription dans le champ social."

Charles Fréger

Marie Baronnet

Le travail de Marie Baronnet suggère que le corps féminin a le pouvoir de briser les stéréotypes auxquels le réduisaient les images de ce corps.

En utilisant un fond noir, un appareil polaroïd avec déclencheur à retardement et son propre corps nu, Barronet réalise un des principaux objectifs du mouvement féministe : se réapproprier l'image de la femme en l'arrachant à la représentation qu'en ont les autres.

Ces photos renouvellent le regard porté sur la féminité de façon parodique. Elles rendent le féminin visible tellement visible, en fait, qu'il est presque méconnaissable. La fascination vient de leur qualité en trompe l'œil.

Avec son corps, Marie Baronnet écrit les hiéroglyphes d'une langue nouvelle.

Jo Anna Isaak

Extrait du catalogue d'exposition "Laugther ten years after"

Mains-autoportrait, 2000

Cette série de mains s'inscrit dans une recherche photographique sur le corps : le corps comme un langage de signes.

« Cette série est un portrait de gestes et de formes ; figures uniques et singulières, où la main est montrée dans la continuité de son poignet, comme on montrerait un cou et son visage à travers ses diverses expressions. Différent de l'alphabet des sourds, ici chaque signe n'a pas d'autre sens que celui de sa propre forme. »

Marie Baronnet

Didier Ben Loulou

Né à Paris en 1958.

Il étudie l'histoire de l'art et la photographie avant de s'installer en Israël, en 1981. À partir de 1993, il habite à Jérusalem qui devient son sujet de travail photographique principal.

"Didier Ben Loulou cherche, dans la couleur, la conjugaison des marques durables aux furtifs passages des ombres".

Jacques Py, extrait du livre *Entre ombre et lumière : Jérusalem* (1996).

Œil / Front, 1993

L'aspect velouté, propre à la technique du tirage Fresson, matérialise l'aridité des paysages et la texture de la peau.

Par un cadrage audacieux, Didier Ben Loulou produit des images qui s'apparentent d'avantage à des compositions picturales qu'à un travail de reportage.

" Avec la réserve qui s'impose, Didier Ben Loulou est à l'écoute, il pose son regard et recueille ce qu'une pierre et un visage peuvent receler de mémoire, ce qu'une main, usée par le soleil et les travaux, dit de la force, de la vie et de l'imminence de la mort.

Ce faisant, il construit. Loin de l'idée d'une collection d'images sur Jérusalem, son travail est un. La mosaïque qu'il compose bâtit une seule image de cette ville plurielle, celle de l'infiniment petit qui construit l'infiniment grand."

C. Tangy, extrait du livre *Entre ombre et lumière : Jérusalem* (1996).

Eric Mareau

Né à Mayenne en 1972.

Vit et travaille en Normandie.

L'exposition d'Eric Mareau, présentée à l'artothèque de Caen en 2003, regroupait trois ensembles représentatifs de son travail : une sculpture-installation réalisée pour le lieu, une série inédite de photographies numériques ainsi qu'une installation vidéo.

Ces recherches sur la perception du corps, de l'espace et du temps trouvent un prolongement naturel dans des performances où l'artiste expose son propre corps à des situations d'endurance.

La photographie ou la vidéo auxquelles il a recours sont à la fois la mémoire d'événements qui ont eu lieu et des médiums à part entière qu'il utilise pour leurs spécificités propres (matérialité, luminescence, interventions diverses sur l'image...).

Architectural Body / Croix, 2002

Cette œuvre fait partie d'une série de 7 photographies *"illustrant corporellement les tensions auxquelles sont soumis les matériaux. Chacune d'elles représente un mode de tenue architectural (colonne, arc-boutant, arche, contrefort, poutre, porte-à-faux et croix), stable et défaillant"*.

Eric Mareau

L'évocation de la performance comme une mise en situation empirique du corps est pour l'artiste une façon de se défaire des acquis socioculturels pour une découverte sensitive du monde qui nous entoure.

Cette série d'images prend ses racines dans la célèbre œuvre de Léonard de Vinci : "L'homme de Vinci" qui est inspirée elle même par "l'homme de Vitruve". L'artiste se place lui aussi dans la quadrature du cercle pour devenir "L'homme de Mayenne", manière très claire d'inscrire ses pas dans ceux du peintre et de l'architecte et par conséquent dans une lecture très cartésienne et empirique de l'œuvre artistique et de la représentation du corps humain.

Les deux poses prises par le corps ne peuvent être comprises autrement que comme des allusions à la représentation du Christ en croix (équilibre) et à sa déposition (déséquilibre).

Les deux figures, rendues évanescences par le traitement photographique, se démarquent de l'autoportrait et donnent aux corps un caractère universel.

François Cavelier

Né en 1979 à Mont-Saint-Aignan.

Vit et travaille à Rouen.

À travers une pratique de la photographie documentaire, François Cavelier explore les relations entre les individus et leurs espaces de vie. Il explore par série, de format moyen et à la manière d'un "peintre de la vie moderne" des atmosphères connues, des lieux de rendez-vous du quotidien.

Adepte d'une photographie posée et réfléchie, de "style documentaire", ses sujets sont présentés avec netteté et clarté.

Les scènes sont comme le témoignage d'un "réalisme artificiel", de préoccupations citoyennes ou existentielles. Elles s'inscrivent dans les mirages de l'individualisme et les aléas de la socialisation.

La mise en scène d'adolescents et de jeunes adultes dans les photographies de Cavelier illustre particulièrement ce propos.

Alex n°2 / Stéphanie n°1, 2007

"À travers une pratique de la photographie documentaire au moyen format, j'explore les relations entre les individus et leurs espaces de vie ou de loisirs.

J'arrête le mouvement, remets en scène les personnages, éclaire les lieux afin de fournir l'équivalent du "story-board" (nom de la série présentée) de nos activités quotidiennes.

Dans cette série commencée en 2003, je photographie périodiquement des personnes que je rencontre le long de mon parcours, dans des situations fictives et dirigées, afin d'obtenir le story-board de leur vie."

François Cavelier

Sophal Neak

Née au Cambodge en 1989.

Leaf #12, 2016

Toutes et tous posent simplement, de face, immobiles, figés. Ils sont debout mais on ne voit jamais leurs pieds. Ils sont devenus d'énigmatiques statues dont les visages sont interdits, dissimulés par de grandes feuilles vertes ou par des objets du quotidien.

Dans *Leaf*, la série réalisée dans le village de Wat Po, dans la province de Takeo au sud de Phnom Penh d'où la photographe est originaire, des adolescents, de petits campagnards pauvres, qui pour la plupart n'ont pas pu poursuivre leurs études car l'école était trop éloignée de la rizière dans laquelle ils vivaient, semblent en symbiose avec la nature. Ils s'inscrivent dans le paysage vert et l'horizon, bien délimité, laisse se détacher sur le bleu du ciel ces verts en camaïeu qui ont remplacé leurs visages. On pourrait y voir un éloge de la nature, une forme de panthéisme, d'affirmation de la nécessité de la relation vitale entre l'Homme et la nature.

Pour Sophal Neak ces « masques » prélevés aux bananiers, aux palmiers à sucre, aux lotus des étangs et à d'autres plantes familières sont d'abord une négation. Et manifestent son inquiétude. Ces jeunes, qui sont pourtant l'avenir du pays, doivent, parce que le gouvernement ne s'intéresse pas à eux, quitter leur région d'origine, partir vers la ville, parfois vers la Thaïlande ou vers des pays plus éloignés, se louer pour survivre et envoyer de l'argent à leurs familles. Ils sont des abandonnés. On ne les voit plus. Les *Sonleuk* – feuilles en cambodgien –, deviennent l'affirmation métaphorique d'une situation. La jeunesse est nécessaire au pays comme les feuilles sont indispensables à l'arbre. Elle est la vie, le futur de la vie. Dans un des pays les plus affectés par le changement climatique, en proie à la déforestation massive et confronté aux problèmes liés aux bouleversements qu'entraînent les trop nombreux barrages sur le Mékong, ces protestations silencieuses s'affirment comme une prise de position. Qui, d'abord, interroge les graves déséquilibres en train de s'installer entre la campagne qui se vide – et où certains s'emparent illégalement des terres – et la ville qui croît démesurément et de façon anarchique. La photographe ajoute : « La société ne laisse aucune place à ces jeunes, c'est pourquoi je dissimule leur visage. Ils ne peuvent pas voir clairement les enjeux et la société elle-même ne les voit plus, ne les regarde plus ».

Sophal Neak fait partie de cette jeune génération d'artistes, la troisième après les survivants du génocide et ceux, nés dans les années quatre-vingt, après Pol Pot. Elle n'ignore pas ce qu'a été l'histoire tragique de son pays (elle travaille d'ailleurs actuellement avec des images d'archive, cherche les solutions plastiques pour leur donner un sens). Mais elle se doit de parler d'aujourd'hui pour envisager demain.

Christian Caujolle

Charles Fréger

Né en 1975 à Bourges.

Vit et travaille à Rouen.

Charles Fréger est diplômé de l'Ecole des beaux-arts de Rouen. Il se consacre à la représentation poétique et anthropologique des groupes sociaux tels que les sportifs, les écoliers, les militaires. Ses œuvres proposent une réflexion sur l'image de la jeunesse contemporaine.

Légionnaire, 2000

Charles Fréger se propose de photographier la totalité des types d'uniformes existants à la Légion Etrangère. A la suite de ce travail d'inventaire, par lequel il obtient l'accès à tous les régiments de Métropole et de Corse, il est autorisé à mener son projet artistique dont l'aboutissement réside dans la série *Légionnaires*. Celle-ci s'articule en trois ensembles : le premier est consacré aux engagés volontaires, le second au corps dit des pionniers ou sapeurs et le dernier aux uniformes.

Les engagés volontaires sont photographiés en buste, le torse nu. Nulle visée érotique dans ce choix, il s'agit d'évoquer la spécificité de la place de l'engagé volontaire au sein de La Légion, soit un homme qui n'est pas encore légionnaire, et qui est soumis à des entraînements intensifs, souvent torse nu. La nudité dit le rapport de force exercé par le corps constitué qu'est La Légion sur celui, en transition identitaire, de l'engagé.

Arrivent ensuite les pionniers, photographiés au Fort de Nogent sur Marne, alors qu'ils s'apprêtent à défiler sur les Champs-Élysées pour les commémorations du 14 juillet. Chacun expose sur son tablier de sapeur en cuir des rangées de médailles qui viennent conter leur pedigree.

Les légionnaires en tenue suivent, ont été retenus ceux aux uniformes les plus fonctionnels : démineur, pilote de char avec une visée infrarouge ou parachutiste avec outil de transmission. L'uniforme y est oblitérant, à l'image de ce corps d'armée dont la spécificité est de revendiquer une primauté absolue du groupe sur l'individu, graduellement mis au garde à vous.

Lenni Van Dinther

À partir de motifs comme le corps humain, dans la série des *Ignudi* (1985), ou animal, dans le *Bestiaire d'une Apocalypse* (1990), la démarche créatrice de Lenni Van Dinther développe une constante réflexion sur l'image photographique.

Ses opérations, à chacune des phases du travail propre à ce médium, tendent à inscrire dans l'image cette paradoxale rupture avec le réel qu'est le moment de la prise de vue, « ce passage de l'image du monde au monde de l'image ».

Persona Grata, 1988

Au delà du figuratif, le travail de Lenni Van Dinther est avant tout une recherche constante de la représentation du vivant. Elle expérimente des solutions plastiques aussi extravagantes qu'exigeantes. L'important pour elle est d'envelopper le sujet d'un voile abstrait. La photographie ne montre plus, elle devient le matériau d'une histoire contée autrement, délicatement, silencieusement. Lenni Van Dinther connaît toutes les possibilités de son support, elle crée des matières pleines de traces et de souvenirs. (...)

L'image du corps existe en nous indépendamment de la réalité corporelle, comme le corps implicite ou explicite est toujours au cœur de l'art, hantise permanente, récurrence de l'acte même de la genèse imageante. Corps non plus anatomique, mis en perspective, représenté, mais corps-limite qui, dans son renvoi à soi-même ne renvoie qu'à l'autre : le différent. Corps du désir, corps de la douleur d'être, n'ayant d'autre épaisseur que celle de l'illusion dont on ne saurait être dupe.

Alain Fleig

Dominique Angel

Né en 1942 à Briançon.

Vit et travaille à Marseille.

« Tout a commencé par la sculpture. C'est le principal moyen d'expression que j'utilise. Il détermine l'ensemble de mes recherches. (...).

Alors j'écris et je publie en effet des romans et d'autres choses encore, sans pour autant me revendiquer comme écrivain ; je suis simplement un artiste qui écrit, un artiste qui utilise la photographie, qui fait des vidéos, mais avec au départ la sculpture comme conception de l'espace. Je suis donc sculpteur avant tout, même si cela semble être une contradiction. »

Extraits d'un dialogue avec Frédéric Bouglé, art présence, n°33, janvier 2000.

Sculpteur, bricoleur, "installateur", photographe, vidéaste, écrivain : Dominique Angel est tout cela à la fois, et bien d'autres choses encore. Son œuvre multiforme et généreuse, caustique et sérieuse ("Je mets dans mon œuvre autant de grandes causes que de petits plaisirs" D. A.) forme un vaste projet théorique que compose une multitude de "Pièces supplémentaires" activées et "arrangées" lors de ses expositions.

Pièce supplémentaire, 2003

"Mon ambition artistique est de rien laisser au hasard mais je m'y prends souvent comme un manche : l'entreprise est aussi malaisée que de vouloir peindre un pet."

Cette photographie de Dominique Angel nous donne à voir l'artiste lors d'une de ses actions où son propre corps devient l'objet et le support même d'une sculpture.

Surgissant d'un socle, l'artiste en démiurge se construit lui-même par l'ajout de terre à modeler.

L'utilisation de la photographie permet à Dominique Angel de rendre compte du processus de création d'une sculpture sans en accomplir sa matérialisation.

Céline Duval

Né en 1974 à Saint-Germain-en-Laye.
Vit et travaille à Prague.

Trophées-Pyramides 1 et 2, 2007

Céline Duval constitue depuis plusieurs années un fonds iconographique de sources variées : photos de presse, publicités, images de mode découpées dans les magazines, photos d'amateurs, cartes postales couleurs trouvées aux puces ainsi que ses propres photos.

Le regard perpétuellement à l'affût, elle travaille cette matière première qu'elle nomme la documentation Céline Duval pour orchestrer des assemblages qui prennent en général la forme d'éditions ou de diaporamas. La précision de ces séquences visuelles, qui fonctionnent comme du cinéma imprimé est surprenante.

Penser, classer, ordonner et redistribuer les images devient alors l'enjeu même de ce travail et l'artiste l'effectue toujours avec une attention extrême portée autant sur des détails visibles dans les images que sur les clichés et standards photographiques.

Gianni Motti

Né en 1958 en Italie.

Vit et travaille à Genève.

Les œuvres de Gianni Motti s'esquissent généralement en dehors des formats traditionnels de diffusion de l'art: il pratique l'intervention ponctuelle ou la médiatisation événementielle en investissant les lieux, détournant les expositions, infiltrant la réalité ou parasitant l'actualité.... Son credo : « toujours là au bon moment et au mauvais endroit! »

Avec une surprenante économie de moyens, il parvient à s'approprier les sujets d'actualité aussi divers que le sport, les finances, la politique internationale, les médias ou la parapsychologie...

En guise de protestation sociale et politique, ses œuvres prennent la forme d'interférences profondément absurdes et ironiques.

Motti sème le désordre avec intelligence et un sens aigu de l'à-propos, de l'absurde et de l'engagement. En véritable génie du détournement, il inscrit sa démarche militante dans la discussion et le questionnement plutôt que dans la productivité.

Ses actes simples mais radicaux perturbent le fonctionnement de l'institution d'art mais également la réception des œuvres exposées.

Autoportrait, 2015

La sérigraphie de Gianni est un autoportrait de l'artiste qui le représente l'air grave, avec sur la tête un entonnoir bricolé sommairement en papier aluminium.

Cette œuvre reflète sa manie de se mettre en scène dans des situations qui oscillent toujours entre ironie et provocation, dans une absurdité toujours prise au sérieux. Certains y voient également une allusion comique au film américain *Signs* (2002) qui relate une invasion d'extraterrestres